

Bérubé, Jocelyn. *Portraits en blues de travail*. Montréal, Planète rebelle, « Paroles », 2003, 94 p. + DC. ISBN 2-922528-39-1.

Aurélien Boivin

Volume 5, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019040ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019040ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2007). Compte rendu de [Bérubé, Jocelyn. *Portraits en blues de travail*. Montréal, Planète rebelle, « Paroles », 2003, 94 p. + DC. ISBN 2-922528-39-1.] *Rabaska*, 5, 140–143. <https://doi.org/10.7202/019040ar>

BÉRUBÉ, JOCELYN. *Portraits en blues de travail*. Montréal, Planète rebelle, « Paroles », 2003, 94 p. + DC. ISBN 2-922528-39-1.

Avec Michel Faubert, Jocelyn Bérubé est considéré à juste titre comme l'un des pionniers de ce que je me plais à appeler le « Renouveau du conte » amorcé au Québec dans les années 1970, mouvement qui s'est intensifié et qui connaît, depuis une quinzaine d'années, un essor considérable, grâce à une foule de conteurs, qui ont renoué avec le genre, et avec la parole, en tenant de nombreuses activités, tant en milieu urbain qu'en région : spectacles, festival, nuit du conte, etc.

Publié en 2003 aux éditions Planète rebelle, une maison qui se spécialise dans le livre-disque, et préfacé par un autre conteur, Jean-Marc Massie, *Portraits en blues de travail* me semble, avec *La Chasse-galerie* de Marc Laberge, l'un des bons, des meilleurs recueils de la collection « Paroles ». Mais pourquoi ce titre, me direz-vous ? Parce que, quand Planète rebelle a demandé au conteur, qui n'avait rien publié depuis 1979-1980, de préparer un nouvel album, il a fouillé dans « [s]on tiroir, celui des histoires plein de chemises des portraits, avec l'intention d'en choisir quelques-uns pour remplir l'album » (p. 17). Ce choix ne s'est toutefois pas fait sans heurts. Pourquoi ? Tout simplement parce que, d'abord, Jocelyn Bérubé est un conteur prolifique, qui a collectionné les portraits et qu'ensuite il lui a fallu sélectionner, parmi le lot, les portraits ou les visages marquants, ceux qui avaient fait leur classe, soit quatre pour le DC, qui enrichit le recueil, et six pour le livret. Ont ainsi été agréés « Rocket » et « Alexis le Trotteur », deux figures mythiques qui ont profondément marqué l'imaginaire des Québécois et Québécoises, puis quatre autres qui ont alimenté celui du conteur, soit « Ahmadou », « Désirée », « Wildor le forgeron » et Aurélien et son violon (« Aurélien »).

Pour le premier conte, « Rocket », le conteur s'inspire de l'émeute du 15 mars 1955 au Forum de Montréal, provoquée par la suspension, pour le reste de la saison et pour toutes les séries éliminatoires, du célèbre Maurice Richard, « l'idole d'un peuple, le joueur-étoile du club des "Glorieux" », le privant ainsi « du championnat des compteurs et d'une coupe Stanley presque assurée » (p. 25). Ce conte, qui s'apparente à la légende, laisse la parole à un ardent partisan des Canadiens, Jean-Jean, originaire de la Gaspésie, mais qui a grandi à Montréal, dans le Faubourg-à-m'lasse où il collait depuis sa jeunesse » (p. 26), et qui a décidé de se fabriquer une pancarte avant de se rendre au Forum pour protester contre la décision du président de la Ligue nationale de hockey, un Anglais du nom de Clarence Campbell, de punir aussi sévèrement un petit Canadien français. En route, il croise une bande de « flows », qui décident de l'accompagner. Il s'arrête et leur raconte l'histoire du « Rocket et le géant », avec la promesse formelle de retourner à leur foyer,

l'histoire terminée. Il prononce la formule sacramentelle, comme tout bon conteur qui se respecte ou qui a du métier : « Saccatabi, sac-à-hockey ! ° Écoutez, mes amis, ce que je vais vous raconter ! » (p. 28). Un géant, héritier d'un grain de sénevê magique, a réussi à faire pousser pour les siens, les riches Anglais, un arbre gigantesque, au-delà des nuages, gardant prisonnier le soleil et privant de lumière un peuple soumis, dominé. Le Rocket, un jeune homme vite sur ses patins, est pressenti pour grimper en haut de l'arbre afin de corriger cette injustice. Car, pendant que le géant s'est approprié le soleil pour faire fructifier ses avoirs, en bas, sévissait « la grande noirceur » (p. 30), forçant les habitants à faire « brûler des lampions en invoquant et en priant sainte flanelle, patronne tricolore des pures laines et des tricotés serrés pour qu'elle les réchauffe et allume leurs lanternes » (p. 30). Après l'échec d'un certain Aurèle Goliath, incapable d'« allumer la flamme », voici qu'un « neuf » au « cœur de lion » est choisi pour « remettre le soleil en bonne position, au-dessus [des] têtes » (*ibid.*) de son peuple pour qu'il les relève, enfin ! Si le jeune homme, plein de fougue et animé d'une étonnante détermination, accepte cette difficile et dangereuse mission, il pose trois conditions à ses supporters : monter dans l'arbre, à la faveur de la nuit, et arroser le sentier pour qu'il soit bien glacé jusqu'à la grille du château ; lui procurer « un bon bâton de hockey, léger et bien "tapé", un C.C.M., longue portée, modèle gaucher », et un « gros hot-dog "steamé" avec dedans une grosse rondelle d'oignon, ben d'la relish et d'la moutarde » (p. 31). Les trois vœux sont rapidement exaucés ; le lendemain, dès l'aube, le Rocket chausse ses patins et entame sa mission, le bâton... de pèlerin dans les mains et le hot-dog jumbo « all dressed » dans son sac à dos, bien confiant de réaliser les trois buts qu'il s'est fixés : parvenir au sommet de l'arbre grâce à sa volonté, dégager le soleil du filet qui le retient prisonnier et « le ramener en bas du monde qui en arrache » (p. 32). Telle une fusée, il grimpe dans l'arbre, emprunte le sentier glacé par ses supporters, de pauvres porteurs d'eau, confiant que « si la glace s'effrite, il va faire patate » (p. 32). Sitôt arrivé en haut, la partie commence. Le Rocket dépose le hot-dog sur la patinoire. La moutarde monte au nez des chiens de garde, qui glissent sur la relish, ce qui permet au Rocket d'arriver seul devant le cerbère, Onion Jack. Une mêlée générale éclate avec le retour des chiens, qui se disputent qui le pain, qui la saucisse, permettant au héros, au moyen d'une feinte magistrale, de déjouer le géant, qui en perd son chapeau, et de s'emparer du soleil, après avoir fait le tour du chapeau. Il redescend, portant le soleil à bout de bras, dissipant, en bas, la grande noirceur de cette époque-là. Le Rocket est accueilli en héros, car il a gagné ses épaulettes et est devenu pour les siens « le faiseur de merveille, qui leur donnait une place au soleil » (p. 35).

Le conteur dénonce ici l'arrogance des plus forts, des bien nantis, qui profitent de leur pouvoir, de leur argent surtout, pour écraser ceux qu'ils dominent et les soumettre à leur volonté. Pourtant ces « petites gens » sont capables d'exploits extraordinaires, c'est-à-dire hors de l'ordinaire, comme le font le Rocket et Alexis le Trotteur, un autre héros légendaire, originaire, lui, de la région de Charlevoix, n'en déplaise au conteur, qui, selon la croyance populaire, courait plus vite que le cheval, plus vite même que le vent. Mais, un jour, heurté mortellement par les « chars » qui s'en venaient « à fond d'train » (p. 40), il est condamné éternellement à faire « la navette entre les planètes, ° Ben Johnson d'un autre temps, ° sans anabolisants » (p. 43), et a enfin trouvé, lui qui n'a jamais eu de succès en amour, une fiancée, une étoile filante, qu'il a réussi à rattraper après avoir donné en gage « la lune ° et l'anneau de Saturne » (p. 41).

« Ahmadou. Portrait sur des musiques de chambres noires » raconte la tragique histoire, celle-là, d'un esclave ébène, qui, après la mort de sa fiancée, décide de fuir sa région du sud des États-Unis, pour nager vers le Nord, afin d'atteindre à la liberté. On retrouve son cadavre non loin des Îles-de-la-Madeleine où on l'inhume. Mais son cadavre se déterre, les soirs de pleine lune, son âme en peine errant tel un feu follet hantant les dunes (p. 50).

« Désirée », un quai de la Gaspésie, abandonné par les pêcheurs, au profit d'un quai plus moderne, capable d'accueillir des bateaux de haut tonnage, exerce un jour sa vengeance, tout en permettant au conteur de prendre la défense des pêcheurs, exploités par les plus forts. Dans « Wildor le forgeron », le conteur met en scène une autre figure légendaire, le héros du titre, qui s'est « “désâmé” en misère noire toute une nuit blanche » à chercher l'âme d'une sorte de cheval moderne, un cheval vapeur, afin de le faire démarrer. C'est toutefois son épouse qui trouve la clé du mystère : le réservoir est à sec : « Ce qu'elle boit lui donne des gaz... Ça serait-y que ce serait l'essence. Voyons Will, elle n'a pas d'âme, son âme, c'est son essence, mais son essence est sans âme, et sans essence, elle n'a pas de vie. Ça peut être ça, son bobo... » (p. 72). Des progrès semblables provoquent inévitablement le déclin de la forge. Obligé de fermer boutique, Wildor reçoit la visite du diable, qui le supplie de signer l'acte de vente, car « c'est quand on spéculé qu'on fait du péculé » (p. 75) : en échange de son âme, le personnage aux deux cornes rouges construira une chaîne de restaurants, un grand stationnement et, peut-être plus tard, un centre d'achats. Le forgeron entend alors le chant du vieux coq rouillé du clocher du village que son père a fabriqué, réalisation dont il était très fier, et qu'il lui a prédit qu'un jour il en réaliserait un à son tour. Il s'empare alors du visiteur par les cornes, le plonge dans le tonneau d'eau ferreuse, une eau que l'on disait magique dans laquelle le diable se débat

comme dans l'eau bénite et il fabrique sa dernière œuvre : un instrument d'où sort une musique magique.

Quant au « Violon d'Aurélien », le dernier conte du recueil, qui se clôt sur quelques pages de lexique pour faciliter la lecture des contes, surtout pour les jeunes et les étrangers, il se veut un hommage à Aurélien Jomphe, un virtuose du violon des Îles-de-la-Madeleine, qui rivalise un jour avec le diable, désireux de s'emparer de son âme, après lui avoir lancé un défi, mais à qui tient tête Aurélien, « le menton soudé au violon ° piaffant du talon comme un étalon » (p. 80). Les deux musiciens n'ont jamais été revus, même si on a retrouvé la vieille automobile qu'ils avaient empruntée pour la compétition de violon.

Portraits en blues de travail témoigne assurément du grand talent de conteur de Jocelyn Bérubé, qui fait preuve, une fois de plus, d'une imagination débridée. Non sans art, il sait construire une histoire – ce qui n'est pas le propre de tous les conteurs – pour susciter l'intérêt et l'adhésion de ses lecteurs (ou de ses auditeurs). De nombreux jeux de mots, des associations d'idées qui s'enchaînent à la queue leu leu, des expressions savoureuses parsèment chaque portrait, peint sur le vif, brossé avec humour, un humour souvent propre à provoquer la réflexion. Bérubé, le conteur, prend la défense des petites gens, des humbles, des démunis, tels les pêcheurs de la Gaspésie, trop souvent abandonnés ou laissés à leur propre sort par des gouvernements sans scrupule, ou encore Alexis le Trotteur, un personnage naïf que les plus forts exploitent parce que faible et sans défense. Il dénonce encore le manque de vision des gouvernements, qui ont permis l'implantation des lotos et des casinos, responsables de la prolifération des joueurs compulsifs. Il loue la sagesse des gens comme Wildor et la détermination des Rocket et des Ahmadou, qui n'hésitent pas à se mesurer à plus puissants qu'eux pour tenter d'améliorer leur sort ou le sort de leurs semblables, aux riches comme au diable, symbole du Mal, mais qui trouve plus rusé que lui et qui doit s'avouer vaincu.

Voilà certes un magnifique recueil, écrit dans un langage populaire, mais qui laisse souvent place à la poésie : certains contes sont d'ailleurs écrits en vers avec rimes et rimettes, preuves supplémentaires de la maîtrise du conteur de jouer avec les registres de la langue. *Portraits en blues de travail* est un recueil à lire (ou à écouter) à petites doses et à méditer pour la musicalité des mots et pour le talent du conteur.

AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval, Québec